

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 16

55^e ANNÉE

11-13-25 AOUT 1917

SAINTE-BEUVE

Lettres et billets inédits

Il serait aussi inutile que malséant de chercher à rattacher entre elles par un lien factice les lettres qui suivent, transcrites au hasard des trouvailles et qui n'ont d'autre trait commun que d'être sorties de la même plume, celle de Sainte-Beuve, et aussi, — les deux premières et les deux dernières, — d'avoir été adressées par lui à un même correspondant.

*
**

Les deux premières ont été envoyées à Eugène Scribe. Jamais Scribe et Sainte-Beuve ne furent des correspondants habituels et on ne saurait s'en étonner. Trop de divergences les séparaient pour qu'il pût s'établir entre eux des relations étroites et suivies. En outre, le goût du critique était trop affiné pour prêter aux productions dramatiques de Scribe une importance littéraire qu'elles ne pouvaient avoir.

Pourtant, ce n'est pas à dire que les deux écrivains manquaient de sympathie l'un pour l'autre. Toujours Sainte-Beuve rendit justice en pleine équité, c'est-à-dire avec les mots qu'il faut dire et les réserves qu'il convient de faire, à l'ingéniosité d'esprit, à la fertilité d'invention, au sens dramatique de Scribe, et il prétendait que sa

vogue était, de la part du public, une preuve de goût. Aussi, quand la confraternité académique vint rapprocher leurs deux existences, il n'y avait entre eux aucune de ces animosités qui, trop souvent, séparent un critique de celui qui fut son justiciable.

Seules quelques opinions littéraires pouvaient les écarter un peu, et ni l'un ni l'autre n'était assez intolérant pour ne pas chercher à atténuer le contraste. Scribe précéda de dix ans Sainte-Beuve sous la coupole. Cette circonstance ne put que contribuer à apaiser les exigences du critique : elle ne modifia en rien ses opinions, si elle les fit exprimer plus volontiers et avec une bonne grâce que, sans cela, elles risquaient de ne pas avoir. Dès juillet 1828, dans *Le Globe*, Sainte-Beuve défendait Scribe contre les attaques hargneuses d'Alexandre Duval. Il déclarait alors qu'il y avait plus de vérité piquante sous la plume de Scribe et de nouveauté dans le genre secondaire de la comédie-vaudeville, que dans le genre plus prétentieux des comédies de caractères, ces froides et ennuyeuses compositions à la mode, avec leurs intrigues banales et faussement romanesques.

C'est ce qu'il déclara encore quand l'occasion s'en présenta, et peut-être la saisit-il au passage avec un empressement voulu. Le 15 février 1833, Sainte-Beuve enregistrait, dans la chronique littéraire de la *Revue des Deux-Mondes*, le succès des *Malheurs d'un amant heureux* de Scribe. Puis, le 1^{er} mars 1840, nouvel article du même critique dans le même recueil, pour constater le triomphe

LE CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE BAUDELAIRE

En 1867, en pleine ardeur d'Exposition universelle, deux poètes disparaissent : le 7 juillet, le timide Ponsard, à cinquante-trois ans, sans avoir jamais connu d'autre ambition que de recommander sagement le passé ; le 31 août, l'infortuné Baudelaire, à quarante-six ans, incapable de survivre davantage aux intoxications de la vie moderne, aggravées par le supplice vraiment infernal de ne pouvoir plus rien exprimer...

Entre temps, le 14 juillet, un diplomate appelé Bismarck était devenu le chancelier du royaume de Prusse, qui n'était pas encore l'empire d'Allemagne.

Après un demi-siècle, encadré par deux guerres, et quelles guerres ! sur quel fond de pensées, dans la chambre obscure de notre âme, évoquons-nous le dédaigneux maître du Songe, dont la vulgaire nature se vengea si terriblement ? Car les anniversaires ne nous offrent pas seulement l'occasion de rendre hommage à nos bons auteurs : ces dates permettent à notre fragilité de s'interroger sur l'idée qu'elle se fait aujourd'hui de ce qui ne meurt pas et de raviver le portrait du génie sous un jour nouveau.

Quel est donc le Baudelaire dont nous reflétons, pour l'instant, l'image ? Est-ce l'inquiétant poète, ou le merveilleux critique d'art, ou plus synthétiquement l'intuitif et l'incomparable *artiste*, encore méconnu, puisque ce traducteur des hallucinés d'outre-mer fut réellement le plus *latin* des auteurs français, tant par sa forme lapidaire que par les audaces de sa pensée ?

Non, ce n'est point le redoutable obtenteur des *Fleurs du Mal* ni le confident, trop cruellement puni, des poisons absorbés par le mal d'un siècle, depuis Rolla jusqu'à Rollinat : aussi bien, les six pièces condamnées le 21 août 1857 et réintégrées dans la dernière parue des *éditions définitives* dont elles garantiront la vente, sont-elles restées plastiques, mais devenues rétrospectives, comme les *Femmes damnées* de Rodin !

Le Baudelaire qui nous apparaît, ce n'est pas le *bandy* satanique daté de 1844 par le pinceau mystérieux d'Émile Deroy (1), mais le plus suggestif des critiques que Fantin-Latour plaçait, vingt ans plus tard, dans son *Hommage* au plus suggestif

(1) Transmis par Charles Asselineau, l'ami et l'historien de Baudelaire, au Dr Pioget, ce portrait, qui fut une des révélations de la Centennale de 1889, figure au musée de Versailles.

des peintres (2) ; quel abîme d'amertume en ce regard noirci par le premier nuage d'un pressentiment !

Sans refaire l'analyse que nous tentions, ici même, il y a quinze ans déjà (3), ne craignons pas d'affirmer encore que pas un Parnassien, dans sa prose d'artiste, n'a mieux pénétré « l'intensité nerveuse » d'Eugène Delacroix ni « la musique despotique » de Richard Wagner ; et jamais personne ne les comprendra plus profondément... Ne fallait-il pas un poète pour deviner d'emblée ces deux poètes de la suggestion silencieuse ou sonore, qui surent exprimer leur temps en beauté, sous le voile hardiment métaphorique des lointaines et violentes légendes ? A ceux qui réclament une étude définitive sur Delacroix, osons redire, avec le plus convaincu de nos Baudelairiens (4), que cette étude est faite depuis 1863 ; et si Baudelaire connaissait l'œuvre toujours trop oubliée du décorateur, songez qu'il ignorait ce que nous n'entendrons plus en ce monde, l'exaltation vraiment colossale de *Tristan*, ce poème d'amour à la Michel-Ange, que seule surpasse la voix intérieure d'un Beethoven... Ah ! si sa nef désarmée avait pu voguer sur ces océans, quelle enivrante occasion, pour le critique, d'écrire « encore quelques mots » ! Cette âme, gourmande de sensations rares, était altérée du plus céleste idéal :

Dans la brute assoupie un ange se réveille...

Et n'est-ce pas ce mélomane et blanc séraphin dont il faut plus que jamais retrouver la trace ? Cet ange, qui ne descendait pas des « paradis artificiels », n'avait nul besoin de maquillage ou d'opium pour attiser le feu de son regard ; il était si naturellement artiste, il adorait si nerveusement et si noblement à la fois les sons, — comme les couleurs et les parfums qui leur « répondent », — que le mystère de la musique le rendait religieux : où découvre-t-il la preuve « la plus vivante » de notre immortalité ? Dans cette soif insatiable « de tout ce qui est au-delà et que voile la vie », mais que fait pressentir la beauté musicale ou poétique (5) ; et ses plus beaux vers, qui resteront parmi les plus lumineux de la poésie française, ne lui sont-ils point dictés par la splendeur des génies qui scintillent solitaires dans notre ciel vide, sur les décombres éparés des temples du goût ?

(2) *L'Hommage à Delacroix* (Salon de 1864) fait partie de la riche collection placée par M. Moreau-Nélaton au pavillon de Marsan.

(3) Voir la *Revue Bleue* de 1902, 2^e semestre, p. 598 ; 1906, 1^{er} semestre, p. 212 ; 1907, 2^e semestre, p. 509.

(4) Voir *L'Hommage à nos grands hommes*, de M. Paul Flat. (*Revue Bleue* du 18 nov. 1916.)

(5) Relire le superbe essai sur *Théophile Gautier*, qui remonte à 1859.

C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois...

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité,
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité!

Clairvoyance, intuition, « spiritualité », — qu'il refusait au génie « sculptural » de Victor-Hugo, — ces dons se mariaient secrètement, chez le poète des *Phares*, à la méthode la plus lucide, à la logique la plus rigoureuse, à la plus saine concision : c'était là son originalité native, à tel point que cette admirable concision va parfois jusqu'à la plus prosaïque sécheresse du sanglot subitement tari ! Ce n'est pas une vaine antithèse qui l'invite à dédier ses fleurs malades « au poète impeccable, au parfait magicien es-lettres françaises » que fut Théophile Gautier ; mais c'est une *coïncidence* douloureuse qui lui fait comprendre immédiatement le génie fraternel du pauvre Méryon : le graveur et le poète avaient en eux assez de science et de névrose pour être visionnaires avec exactitude : où Baudelaire a-t-il versé le vin mystérieux des *Correspondances* ? Dans la coupe antique d'un sonnet ! Et pourquoi M. Brunetière, qui déclamaient le magique sonnet dans ses cours avec une si méprisante emphase, n'a-t-il pas aperçu dans cet idéaliste en exil le plus parfait des chrétiens, puisque son âme était peuplée de toutes les images de l'enfer, en même temps que le plus régulier de nos classiques, qui font difficilement des vers faciles ? Quand Alcide Dusolier (1), dans *Nos gens de lettres*, l'appelait « Boileau hystérique », la satire continuait davantage à la vérité.

Bref, que voyons-nous, aujourd'hui, dans ce soi-disant démon du réalisme ? Une émouvante sérénité, d'autant plus précieuse à nos yeux qu'elle paraît plus âprement conquise, une sorte de *pathétique* radieux et surnaturel, que nous souhaitons retrouver sur les toiles ou dans les symphonies de l'avenir ; relisez certains petits *Poèmes en prose*, et *La Vie antérieure*, et l'étonnante analyse du prélude de *Lohengrin*, qu'un penseur appelle « un document de premier ordre pour l'histoire de la psychologie musicale au XIX^e siècle (2) » : on y respire une sublimité décorative autant qu'expressive, illuminée d'un grand souffle... Ne peut-il donc, ce classique-là, nous aider à reconstruire la cité lamentablement bombardée du Rêve et les régions envahies de notre vieux cœur emplis de jeu-

nes espoirs et de ruines ? Et notre cher Théophile Gautier lui-même aurait-il été meilleur devin que nous ne l'imaginons, puisqu'il écrivait dès 1868, dans sa longue et magistrale étude : « Il y a de la sérénité dans ce talent si fébrile en apparence. Sur les hauts sommets, il est tranquille : *pacem summa tenent.* »

Cette paix victorieuse et souveraine, la posséderons-nous dans quatre ans, en 1921, quand il s'agira de fêter dans les parfums d'avril le centième anniversaire de la naissance de ce poète sans pareil, « sur des frissons nouveaux faisant des vers antiques » ?

RAYMOND BOUYER.

LA FERME DU MOGGASON (1)

MAL.

De jour en jour, la vie de la plaine devenait plus intense. A midi, une foule de « land seekers » accourait vers le « Moggason Ranch » pour y trouver nourriture et asile, et Blanche, acquiesçant à la prière de Rivers, descendait pour préparer les repas. Elle remontait tous les soirs chez elle, et Rivers lui témoignait une vive reconnaissance de l'aide qu'elle lui prêtait.

Des gens de tous les âges et de toutes les conditions, venaient chercher des « claims ». Vieillards faibles et abandonnés, instituteurs de l'est, jeunes filles des plus vieilles provinces, adolescents, plantaient des jalons sur la belle prairie verte. Chaque jour le gazon semblait plus velouté et plus frais, chaque jour l'air devenait plus doux.

La glace fondait dans les ravins, et s'en allait par morceaux au fil du « Moggason ». Les mares disparaissaient, les pluviers poussaient des cris plaintifs, les « buffalo-birds » (2), les ramiers, les alouettes, les merles, les moineaux, mêlaient leurs voix à celles des oies, des grues et des canards. La prairie entière chantait, gazouillait, caquetait, gloussait. Tout était chant, animation, ardeur de vivre. Les « gophers » (3) abandonnaient leurs quartiers d'hiver ; les renards glapissaient sur les collines. Les putois s'en allaient clopin-cloplant le long des ravins, et les blaireaux élevaient des monticules de terre fraîche comme pour montrer

(1) Cité le 5 novembre 1884, dans le n° 1 de la *Gazette mensuelle*, commencée par M. Maurice Barres : « Les Taches d'encre », où se lit une subtile étude, d'une singulière et compréhensive maturité.

(2) LIONEL DAURIAU. *Le Musicien Poète*, 1908, p. 323.

(1) V. la *Revue Bleue*, n° 15, 1917.

(2) *Buffalo-birds*, oiseaux qui prennent les mouches sur des buffles.

(3) *Gophers*, nom donné à des rongeurs nombreux en Amérique et au Canada.